



Les poÃªtes de Gaza Ã©crivent pour survivre

Description

Lâafflux de littÃ©rature palestinienne montre lâimportance du langage en temps de crise et dÃ©veloppe un corpus dâouvrages qui documentent et rÃ©sistent Ã la destruction.



Une murale Ã Amsterdam intitulÃ©e Ã« Si je dois mourir, tu dois vivre pour raconter mon histoire Ã», inspirÃ©e dâ??un poÃ”me de Refaat Alareer. (Shihabske/Instagram).

Par Nashwa Nasreldin, *New Lines Magazine*, le 29 octobre 2024

Dans des moments d'horreur inexprimable, le langage devient facilement chargé. Les mots sont utilisés comme des armes de guerre, manipulés et arrangés pour justifier les violences les plus extrêmes. Pourtant, c'est aussi dans le langage que nous cherchons le confort, pour dire l'indicible. Nous donnons un sens aux mots, nous les façonnons pour trouver une raison d'être, pour établir des liens et pour créer.

En temps de crise, les gens se tournent vers la poésie, non seulement pour mesurer l'ampleur de la souffrance, mais aussi pour réfléchir son impact singulier, que ce soit avec tristesse ou silence. « La poésie soigne », a déclaré la poétesse américano-palestinienne Naomi Shihab Nye. « La poésie essaie de chanter les histoires silencieuses et discrètes. La poésie chérit et protège les détails. La poésie écoute ceux qui ne font pas les gros titres ».

Aujourd'hui, les habitants de Gaza, menacés par des bombardements et des déplacements incessants, et contraints de se concentrer sur les petits détails de la survie, s'appuient sur le langage pour documenter, communiquer et chercher un refuge contre la guerre brutale qui est entrée dans sa deuxième année.

Peu après le début de la cinquième et de loin la plus meurtrière des guerres israéliennes contre Gaza, des poèmes écrits par des habitants de Gaza et de Cisjordanie, ainsi que par des habitants de la diaspora, ont commencé à apparaître sur les réseaux sociaux et dans des revues littéraires à travers le monde. Des recueils entiers de poèmes ont été publiés en quelques mois seulement, produits à une vitesse sans précédent dans l'histoire tumultueuse de la Palestine ou du Moyen-Orient.

Pourtant, la poésie palestinienne, comme l'affirme plusieurs reprises la traductrice et universitaire libano-américaine Huda Fakhreddine, n'est pas réservée aux périodes de crise. « Il est honteux que nous n'accordions aux Palestiniens un espace sur la page que lorsqu'ils sont morts ou massacrés », a-t-elle déclaré lors d'une interview au début de l'année.

Il est indéniable que l'année passée a vu une amplification des voix des habitants palestiniens dans le monde entier, ainsi qu'une pléthore de nouvelles œuvres littéraires palestiniennes disponibles en traduction. « Out of Gaza » (« Hors de Gaza »), édité par Atef Alshaer et Alan Morrison, rassemble de nouveaux poèmes urgents de 15 habitants palestiniens, la plupart écrits dans la diaspora. Un recueil du poète Nasser Rabah, originaire de Gaza, paraîtra l'année prochaine chez City Light Books. Un collectif récemment formé, Publishers for Palestine, a publié une brochure de poésie palestinienne, « Poems for Palestine », et le poète palestino-américain Fady Joudah a produit un recueil entier de poèmes, écrits pour la plupart en dix semaines l'année dernière, entre octobre et décembre. Son titre muet, « [?] » une ellipse entre parenthèses nous invite à se concentrer uniquement sur les mots du poème et sur les voix des Palestiniens qu'ils évoquent.

« Pour beaucoup, la Palestine a toujours été un sujet important, et la littérature qui se produit autour de ce sujet reflète l'urgence de la situation pour une grande partie de la population », m'a dit l'éditeur de Joudah, Anthony Anaxagorou, d'Out-Spoken Press. « Si les livres

publiés aident à donner aux gens un cadre solide pour conceptualiser la lutte du peuple palestinien, cela ne peut être qu'une bonne chose.

De nombreuses revues ont lancé des éditions spéciales ou du contenu réagissant à la crise dans la bande de Gaza, notamment la Massachusetts Review, Lit Hub, Asymptote, ArabLit Quarterly, Jadaliyya, Protean, Mizna, The Markaz Review et beaucoup d'autres.

Ces publications s'ajoutent aux journaux de guerre écrits, traduits et diffusés en temps réel, comme « Don't Look Left : A Diary of Genocide » (« Ne regardez pas à gauche : un journal de génocide ») par Atef Abu Saif. Ces journaux ont d'abord été publiés en série dans le New York Times, le Guardian, Le Monde et le Washington Post, avant d'être édités par Comma Press. Plus de 70 personnes – non seulement des écrivains, mais aussi des médecins, des commerçants, des agriculteurs et des employés de bureau – ont contribué à « Daybreak in Gaza » (« L'aube à Gaza »), un nouveau recueil de mémoires, d'essais et de poèmes publiés par Saqi Books et rassemblés par les éditeurs Mahmoud Muna et Matthew Teller.

Un certain nombre de ces éditeurs ont été confrontés à des obstacles considérables, surtout lorsque certains acteurs puissants de l'industrie ont refusé de dénoncer les attaques aveugles d'Israël contre des citoyens à Gaza et en Cisjordanie. « Nous nous sommes sentis abandonnés par l'establishment de l'édition dans ce pays », m'a dit Lynn Gaspard, éditrice et directrice administrative de la maison d'édition Londres Saqi Books.

« La réaction de nos organisations professionnelles et de ceux qui représentent les voix les plus puissantes au Royaume-Uni a été très décevante », a-t-elle poursuivi. « La Société des Auteurs a voté contre la publication d'une déclaration de soutien aux écrivains et traducteurs palestiniens. La Frankfurt Book Fair a annulé la cérémonie de remise de prix de l'écrivaine palestinienne Adania Shibli. »

Les poèmes et les journaux de guerre provenant de Gaza sont traduits dans des dizaines de langues, rejoignant ainsi les demandes mondiales de plus en plus nombreuses appelant à un cessez-le-feu. Pour le poète Muhammad al-Zaqzouq, l'espace narratif offre plus de possibilités qu'une expression poétique sophistiquée, lui permettant ainsi de se concentrer et d'explorer sur les détails importants et les formes de la souffrance extrême dont il est témoin.

Al-Zaqzouq, 34 ans, père de trois enfants et originaire de Hamad City, un quartier situé au nord-ouest de Khan Younis, a été déplacé plus de 11 fois depuis le début de la guerre l'année dernière. Il lui a fallu cinq mois avant de pouvoir écrire. Il raconte qu'au début, la guerre l'a « paralysé », qu'il était saisi par la terreur, en fuite et perpétuellement angoissé. C'est en apercevant un jour son « visage agonisant » dans un miroir accroché dans l'allée du camp de réfugiés où il était hébergé qu'il s'est remis à écrire.

« L'image reflétée dans le miroir m'a fait prendre conscience de l'ampleur de la mort et de la tragédie que je vivais, et dont je n'avais pas écrit un mot », m'a-t-il dit lors d'un appel Zoom instable. « J'ai compris à ce moment-là qu'il était important de parler au moins de mon visage, qui était en train de mourir, et des visages des autres qui étaient en train de mourir aussi. Et de tout cet épisode de douleur intense ».

À partir de ce moment-là, vers le 160e jour de la guerre, al-Zaqzouq a commencé à se souvenir de la nuit du 6 octobre 2023 de comment le calme régnait sans aucun signe de ce qui allait arriver ; de comment tout a basculé 6 heures du matin et de comment ses enfants se sont réveillés. Le fait de revivre les détails de la guerre depuis à la fois traumatisant et thérapeutique mais aussi accablant, puisque la guerre continue toujours autour de lui. Ce qui a commencé comme une sorte de documentation s'est rapidement transformé en obligation : Après avoir appris qu'il étaitcrivain, des amis et des inconnus le sollicitent pour enregistrer leurs histoires dans l'évolution de son travail.

En 2007, lorsqu'ils ont commencé leur propre voyage littéraire à l'âge de 17 ans, Al-Zaqzouq s'est engagé avec le poète Mahmoud Al-Shaer dans la création d'une communauté d'crivains à l'anné 1 Israéli imposait un blocus sur Gaza, interdisant tout accès à la bande par voie terrestre, maritime et aérienne. Ils voulaient découvrir et explorer l'art de l'écriture et créer une large communauté d'crivains de même sensibilité, mais les divisions politiques à l'époque ont conduit à la fermeture des associations soutenant les jeunes écrivains. Le besoin de communiquer avec un réseau local, de citer un poète ou d'organiser une lecture est devenu essentiel pour eux. En 2013, ils ont donc lancé une publication, Majalla 28, pour leur donner l'occasion, ainsi qu'à d'autres jeunes écrivains, de s'engager auprès d'une communauté, au niveau local et plus largement à l'échelle arabe et internationale.

À travers Majalla 28, ils ont remarqué des différences significatives entre les œuvres produites aujourd'hui et celles des générations précédentes. Le langage de ces poètes, a déclaré M. al-Zaqzouq, est très différent de celui des poètes palestiniens qui écrivaient à l'époque de la Nakba de 1948. Les poètes tels que Mahmoud Darwish, Tawfiq Zayyad et Muin Bseiso écrivaient dans un style discursif et documentaire, se concentrant sur des questions liées à la loyauté et à la résistance. Leur forme pouvait être assez combative, un style qui correspondait mieux à l'époque.

Les jeunes poètes d'aujourd'hui, selon al-Zaqzouq, s'engagent toujours dans la cause nationale palestinienne, parfois dans le doute, parfois dans la foi, parfois en interrogeant. Mais la plupart du temps, ces nouveaux écrivains « se concentrent sur l'individu, sur les préoccupations individuelles, sur leurs propres obsessions personnelles ».

Un tel poète est celui de Batool Abu Akleen, 19 ans, nommé Poète en Résidence 2024 par le magazine Modern Poetry in Translation. Ses premiers vers évoquent une préoccupation de la mort qui prévaut dans une guerre où des milliers de cadavres, entiers ou en morceaux, sont enterrés sans être identifiés dans des fosses communes :

Je veux être enterré avec une pierre tombale en marbre

que mes proches arroseront

et ils déposeront des fleurs,

pleurant quand la nostalgie leur lacrime les yeux.

Avant les attaques du 7 octobre 2023 et le début de la guerre à Gaza, Abu Akleen écrivait sur les caractéristiques d'une ville, qui était « une prison ». Aujourd'hui, elle me dit, que presque tous ses poèmes dialoguent avec la mort. « Quand le génocide a commencé, j'ai refusé de rire. Je me disais : « Qu'est-ce que mes mots vont changer ? Qui se soucie de cette petite fille de Gaza ? J'avais peur de rire, surtout de la poésie. Je ne voulais pas affronter la réalité ».

Les choses ont changé après que son professeur, l'écrivain et militant Refaat Alareer, a écrit tu lors d'une frappe aérienne israélienne le 6 décembre 2023, un mois après avoir partagé un de ses anciens poèmes, « Si je dois mourir », sur les réseaux sociaux : « Si je dois mourir / tu dois vivre / pour raconter mon histoire ». Abu Akleen a répondu à cet appel à l'action. « J'ai écrit pour raconter son histoire », a-t-elle déclaré. « J'ai écrit parce que lorsque j'ai perdu le contact avec mon père, qui se trouve toujours dans le nord de Gaza depuis plus d'un mois, sa première question était : « Est-ce que tu écris toujours ? N'arrête jamais d'écrire nos souffrances ».

Les poètes qui avaient l'habitude de rire sur la vie et l'amour se tournent aujourd'hui vers la violence persistante qui imprègne leurs journées. Husam Maarouf, qui a publié deux recueils de poésie et un roman, explique que pendant les quatre guerres précédentes, il écrivait sur la nature, l'amour, la beauté, les femmes, l'âme, les yeux et le désir. « Pour nous, la guerre n'est pas une nouveauté ; elle fait partie de notre tissu, de notre mémoire, de notre formation. Mais elle nous arrivait par intermittence et de manière plus légère que cette guerre d'extermination actuelle », a-t-il déclaré.

La poésie de Maarouf est désormais remplie de « violence, d'autoflagellation, de regret, de défaite, de lamentation, de peur » :

Qui nous apportera l'odeur de la viande grillée ?

Nos ventres sont vides

Qui nous fera sonner une cloche pour nous délivrer d'autres histoires de morts

Nos ventres sont pleins

« J'ai écrit sur les meurtres, les déceptions, les fins, sur la mort, sur l'impuissance, le siège, le fait d'être coupé du monde, la vie, ma nostalgie de la vie passée, sur les parties de corps démembrées, sur les victimes, les morts, les enfants avec des corps déchiquetés, sur un cadavre qu'il faut enterrer, sur un peuple exterminé, exilé de sa maison, sur ma nostalgie de ma maison ancienne, de ses recoins, de ma bibliothèque ancienne. J'ai perdu tout cela ».

L'art, insiste-t-il, offre une vie parallèle à une personne, un sanctuaire dans lequel elle peut momentanément oublier sa douleur, ce qui est essentiel : « Les gens ont besoin de fenêtres avec des taches de lumière au milieu de l'obscurité, d'un espace vers lequel nous nous dirigeons pour nous rappeler nos vieux souvenirs, qui sont pleins de passion pour la vie. Je ne pense pas que l'on puisse supporter la douleur longtemps ; on aura toujours besoin d'une sorte de cessez-le-feu avec la vie elle-même, avec toute sa douleur et sa tristesse. Je pense que la poésie représente cet espace dans les circonstances les plus sombres ».

Câ??est tellement important, dit-il, quâ??il incite son entourage Ã lire, autant de la poÃ©sie que des romans, comme une forme de survie, un antidote Ã la Â« machine de mort Â». Il encourage Ã©galement tout le monde Ã Ã©crire, que lâ??on soit Ã lâ??aise ou non avec la langue Ã©crite.

Â« Pour un poÃ©te, la poÃ©sie est un besoin humain fondamental. Son importance rÃ©side dans la rÃ©ponse quâ??elle apporte Ã un appel intÃ©rieur Â». La poÃ©sie, dit-il, est son moyen de faire face Ã la tragÃ©die ; câ??est le seul moyen de contrÃ´ler une tempÃªte intÃ©rieure.

Basman Dirawi, qui a rÃ©cemment vu ses poÃ©mes traduits et publiÃ©s sur de multiples plateformes, mâ??a confiÃ© quâ??il sâ??interrogeait constamment sur la Â« valeur Â» de la poÃ©sie. Mais chaque fois quâ??il lit un post dâ??un habitant de Gaza, il dÃ©couvre que sa plus grande peur est dâ??Ãªtre enregistrÃ© comme un chiffre dans les actualitÃ©s, ou de terminer en morceaux plutÃ´t quâ??en cadavre entier.

Le 7 octobre 2023, Dirawi Ã©tait en Ã©gypte pour une formation en kinÃ©sithÃ©rapie et il y est toujours. Cette derniÃ¨re annÃ©e, il a perdu sa sÃ©ur Eman, son mari et leurs quatre enfants, qui ont Ã©tÃ© Â« laissÃ©s sous les dÃ©combres pendant des semaines Â». Il a aussi perdu deux de ses meilleurs amis, Issa et Ouda. Son poÃ©me Â« Has Ouda Arrived Â» (Â« Ouda, est-il arrivÃ© ? Â») fait rÃ©fÃ©rence aux morts par leurs noms, mais aussi par leur amour pour la vie, leur donnant ainsi lâ??occasion de rÃ©pondre Ã leur tour :

Mes amis se rencontreront au paradis

Je l'Ã©verai les yeux vers le ciel et je demanderai Ã Issa :

Dis-moi, Ouda est-il arrivÃ© ?

Il plaisante : Nâ??as-tu pas entendu sa voix ?

Dans le mÃªme poÃ©me, Dirawi fait appel Ã la poÃ©tesse et romanciÃ¨re Hiba Abu Nada, qui a Ã©tÃ© tuÃ©e lors dâ??une frappe aÃ©rienne israÃ©lienne sur sa maison le 20 octobre 2023 :

Ils travaillent l'Ã -haut, dans le nouveau Gaza

Dans un hÃ´pital qui nâ??est pas menacÃ© par la destruction

Puis ils chantent, rigolent et plaisantent

Hiba est assise dans un coin, elle Ã©crit un nouveau poÃ©me.

Dirawi mâ??a dit que ses poÃ©mes avaient toujours semblÃ© reflÃ©ter la vie quâ??il avait vÃ©cue et son rapport avec elle. Â« Câ??est toujours de lâ??expression â??, ajoute-t-il, â?• mais maintenant je considÃ¨re la poÃ©sie plus comme une documentation, comme un devoir de raconter les noms et les vies de mon peuple et de faire entendre notre voix Â».

AprÃ¨s la mort dâ??Abu Nada, dans les premiÃ¨res semaines des bombardements sur Gaza, le nombre de poÃ©mes traduits et partagÃ©s dans le monde entier a multipliÃ©. Fakhreddine, qui enseigne et traduit la poÃ©sie arabe depuis des annÃ©es, est responsable de dizaines de nouvelles traductions de poÃ©mes palestiniens. Le premier poÃ©me quâ??elle a traduit aprÃ¨s le dÃ©but de la

guerre contre Gaza Ã©tait Ã« I grant you refuge Ã» par Abu Nada, pour le magazine Protean. Le magazine a Ã©mergÃ© dâ??un Ã©tat de Ã« panique et dâ??horreur absolue Ã». Fakhreddine nâ??avait aucune idÃ©e dâ??oÃ¹ cela lâ??amÃ©nerait: Ã« Je nâ??avais pas de projet Ã», elle mÃ©a dit, Ã« Rien nâ??Ã©tait prÃ©vu.

Ses autres traductions sont des poÃ©mes Ã©crits par ses amis. Ã« Nous sommes tous horrifiÃ©s. Ils ont partagÃ© les poÃ©mes quâ??ils Ã©crivaient pendant que le gÃ©nocide se dÃ©roulait sous nos yeux et je me retrouve Ã traduire en lisant. La traduction est souvent ma faÃ§on de lire. Câ??est ma tentative de dire ce que le poÃ©me dit, un moyen, une tentative de mÃ©insÃ©rer dans ce monde, surtout quand je sens que le poÃ©me communique quelque chose que je ressens et que jâ??ai envie de communiquer aussi.

Lâ??impact de la traduction dans lâ??opposition mondiale Ã la guerre actuelle a Ã©tÃ© soulignÃ© par lâ??Ã©crivain palestinien Ibrahim Nasrallah lors dâ??une conversation avec Fakhreddine (qui a traduit quatre de ses poÃ©mes pour une brochure illustrÃ©e publiÃ©e cet automne par World Poetry). Ã« Je nâ??ai jamais vu la traduction de la littÃ©rature Ã©crite pour et sur la Palestine aussi active et percutante que dans ces derniers mois Ã».

Ces poÃ©mes ont Ã©tÃ© traduits en plusieurs langues et prÃ©sentÃ©s lors des Ã©vÃ©nements anti-guerre organisÃ©s en solidaritÃ© avec Gaza dans des universitÃ©s, des musÃ©es et dâ??autres espaces similaires Ã travers le monde. Cela signifie que dans ce monde, au-delÃ du mur, il y a encore des gens qui veulent entendre nos voix avec courage, avec des consciences vives et avec bravoure Ã».

Et dans une guerre oÃ¹ le contrÃ´le est rapidement perdu, la langue, selon la poÃ©tesse Doha Kahlout, est un pouvoir, et les mots deviennent une arme importante. Kahlout mÃ©a Ã©crit depuis son lieu de rÃ©sidence prÃ>s du point de passage de Rafah, Ã Gaza, oÃ¹ elle attend de pouvoir se rendre en Ãgypte. Elle mÃ©a expliquÃ© quâ??avant le 7 octobre, ses poÃ©mes se concentraient sur son expÃ©rience personnelle, sur la recherche de soi et sur les diffÃ©rents moyens de la dÃ©finir. Sa voix fluctuait et sa vision dâ??elle-mÃ©me Ã©tait Ã« confuse Ã». Mais aujourdâ??hui, alors que la guerre transforme tout le langage, toutes les significations et tous les mots, son objectif sâ??est orientÃ© vers lâ??extÃ©rieur: Ã« Je me prÃ©occupe dÃ©ormais de ce que cela signifie dâ??Ãªtre humain, et de rechercher un sens, qui a Ã©tÃ© en grande partie perdu Ã». Cette recherche, dit-elle, est difficile en temps de guerre. Ã« Ni le lieu ni le temps ne nous permet de rassembler la force de notre esprit et de notre langue. Tout se produit avec difficultÃ©.

Elle mÃ©a envoyÃ© un nouveau poÃ©me quâ??elle a Ã©crit, Ã« After we became 504 Ã» (Ã« AprÃ>s que nous sommes devenus 504 Ã»), en rÃ©fÃ©rence au numÃ©ro que lâ??Agence internationale de secours a attribuÃ© Ã sa famille dans la salle de dÃ©placement oÃ¹ elle vit avec 20 autres personnes.

Les rÃ©ves coulaient avec nos larmes, et nous consacrons nos journÃ©es Ã courir,

dans lâ??Ã©veil, le cÅur est piquÃ© par lâ??amertume, et le sommeil se noie

dans le sucre des souvenirs et de la nostalgie, le soleil des tÃªches immÃ©diates

se lÃ©ve au-dessus de votre rÃ©ve, vous gÃ©missez, vous pleurez, vous vous battez

pour rester une personne que l'on reconnaît

En rassemblant toute la nouvelle poésie provenant de et à propos de Gaza cette dernière année, certains schémas se dessinent. On trouve de la poésie de témoignage, de documentation, de manifestation, des poèmes qui font référence aux actualités ou qui décrivent des pertes tragiques. De nombreux poèmes, comme celui d'Abu Akleen, décrivent les procédures d'enterrement, afin de maintenir un certain contrôle. D'autres, comme « We are in the heights now » (« Nous sommes dans le ciel maintenant ») de Hiba Abu Nada, envisagent une vie paisible après la mort, située dans « une nouvelle Gaza au paradis ». Il y a des poèmes de nostalgie, des poèmes qui présentent le contexte politique et historique, de patrie et de l'apatride, de l'exil, de l'extermination. Il y a des poèmes qui pointent du doigt, mais il y en a d'autres qui invoquent l'humour et la musique, qui sont ludiques, qui honorent une culture riche et ancienne, qui confrontent ceux qui la menacent d'effacement.

« Il viendra un temps », a déclaré Fady Joudah en 2013 lors d'un podcast avec le poète et romancier palestinien Ghassan Zaqtan, « oÙ la scène mondiale commencera à comprendre pas seulement la poésie palestinienne, mais la littérature palestinienne au sens large, comme quelque chose qui a existé, existe encore et continuera à exister tant que la situation tragique persistera ». La condition palestinienne n'aborde pas seulement le concept de l'apatride, mais aussi de la fragilité et la quasi-fabrication du concept de l'identité humaine dans l'ère de l'attribution. »

Mais le rôle de la poésie et de la littérature palestiniennes en ce moment, alors que la guerre entre dans sa deuxième année et fait des dizaines de milliers de morts, ne peut détourner l'attention des appels au cessez-le-feu. « Publier des poèmes de Gaza ne suffit pas. Cela n'arrêtera pas les massacres », a déclaré M. Fakhreddine. « La seule position morale et acceptable en ce moment est de dire sans équivoque que ceci est un génocide et de faire tout ce qu'on peut pour l'arrêter. »

Pour ceux entre nous qui sont à l'extérieur, il y a beaucoup de choses que nous pouvons faire. Pour les habitants de Gaza, la poésie est parfois le seul outil à leur disposition.

« Me voici maintenant », écrit Mahmoud Al-Shaer dans un nouveau poème qu'il m'a envoyé, à peine quelques semaines avant que lui et sa femme ne soient blessés lors d'une frappe aérienne. « Me voici maintenant / Piégé dans le champ de bataille / Le sol autour de moi est une fosse potentielle pour les ceintures de feu qui surgissent ».

« L'écriture est une occasion de survivre et de créer du sens », ont écrit al-Zaqzouq et Al-Shaer dans leur introduction à une édition du magazine ArabLit Quarterly, consacrée à Gaza et publiée ce printemps. « Lorsque tous les horizons nous sont interdits et que nos questions se trouvent sans réponse, nous découvrons dans l'écriture la possibilité de créer une valeur qui s'oppose à la dévastation de masse ; c'est notre chance de vivre et de donner un sens à notre vie, de comprendre ce que nous vivons et de briser l'isolement, avec des voix qui souhaitent résonner parmi d'autres dans le monde entier ».

Abu Akleen partageait ce sentiment lors de notre conversation : « Nous écrivons parce que nous sommes incapables de faire autre chose », a-t-elle déclaré. « C'est notre façon de dire : « Nous sommes là ». Cela nous aide à sentir que nous faisons autre chose que de laisser le chagrin

d'explorer notre "me" ».

Nashwa Nasreldin est une écrivaine, éditrice et traductrice de littérature arabe.

Source : [New Lines Magazine](#)

Traduction : SP pour l'Agence Média Palestine

date création

2024/12/12